S E D A N Notre Histoire

La Bataille de la Marfée

Victoire sedanaise, 6 juillet 1641

Plateau forestier culminant modestement à quelques 340 mètres d'altitude, La Marfée¹, sise face à Sedan, a posé sa marque dans la grande Histoire grâce à quatre célèbres batailles, celles des : 6 juillet 1641, 1^{er} septembre 1870, 27 août 1914 et 13 mai 1940². Parce qu'elle a défendu âprement la cuvette de Sedan, la Marfée acquit une réputation hautement stratégique. Il nous a paru intéressant d'analyser les ressorts de la fameuse bataille, première joute historique, étonnant affrontement, brutal et bref, entre Sedanais et Français, qui causa la mort du malheureux comte de Soissons...

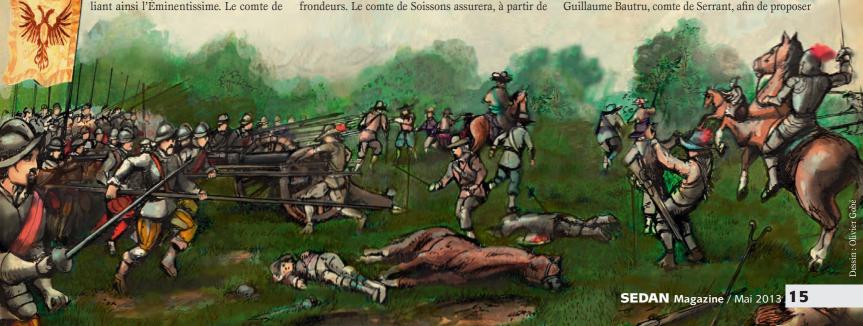
Sedan, nid des factieux anti-Richelieu, depuis 1630

Armand Jean du Plessis, cardinal duc de Richelieu (1585 – 1642), depuis la journée des Dupes (10 novembre 1630), a su écarter la reine Marie de Médicis et ses rivaux en les « dupant », regagner la confiance du roi Louis XIII, et instaurer sa propre dictature, s'attirant par là même la haine des Grands comme celle des plus humbles. Louis de Bourbon-Condé, comte de Soissons³, prince du sang, cousin du roi, supporte de plus en plus mal l'emprise absolue de Richelieu. Il refuse par deux fois d'épouser Madame de Combalet, la nièce du cardinal, humi-

Soissons est, depuis 1631, le gouverneur royal de la Champagne. Mais Richelieu, peut-il continuer à lui faire confiance ? Surveillé, le comte de Soissons réussit pourtant à s'enfuir de Paris, en novembre 1636, et à gagner la Champagne septentrionale : Écordal⁴ le 22 novembre, le monastère des Ermites de Saint-Guillaume de Louvergny⁵, la chartreuse du Mont-Dieu et, enfin, Sedan. Ainsi, la principauté souveraine devient, petit à petit, le centre de la contestation politique, le foyer de la colère contre le cardinal-ministre, le repaire des disgraciés, factieux, comploteurs et autres frondeurs. Le comte de Soissons assurera, à partir de

par Gérald DARDART

son exil sedanais, à maintes reprises, de sa profonde loyauté vis-à-vis du roi, et vis-à-vis du cardinal, autant il est crédible pour le premier, qu'il ne peut l'être pour le second. Son hôte, **Frédéric-Maurice de La Tour d'Auvergne** (1605-1652), prince souverain de Sedan et duc de Bouillon⁶, vient d'épouser, au château de Boxmer, en 1634, la pure catholique Éléonore de Bergh (1615-1657), au grand dam de sa mère, la très huguenote, Élisabeth de Nassau-Orange. Frédéric-Maurice abjure, dès 1636, et rejoint l'Église romaine. Louis XIII, méfiant, envoie, le 13 janvier 1637, l'Académicien Guillaume Bautru, comte de Serrant, afin de proposer





nouvelle armée de Châtillon, 10 000 fantassins et 2 000 cavaliers, répartis dans 16 régiments d'infanterie, 6 régiments de cavalerie, 4 compagnies de gendarmes, part de Paris pour de nouveau contraindre les Sedanais. Châtillon projette la construction de deux forts : l'un à Douzy, l'autre à Wadelincourt. L'étau se resserre. Courant mai, La Bussière, capitaine au régiment de Bussy, dépêche 100 Irlandais qui vont piller et ruiner Tannay et le Mont-Dieu. Puis, l'armée de Châtillon s'assure le contrôle du défilé du Sugnon au pied de Saint-Menges, de Givonne, Daigny, La Moncelle, de Bazeilles (5 juin 1641), du château de Florenville, de celui de Chiny, du fort de Villers, de Chassepierre, d'Herbeumont... à partir du plateau de Floing, les Français surveillent les mouvements sedanais. Châtillon exige la neutralité de la forteresse de Bouillon qui lui est tout de suite promise. Il fait réparer le pont de Douzy sur la Chiers (13 juin). Il ordonne la construction d'un pont de bateaux sur la Meuse, devant Remilly¹¹. Il n'y a plus de doute : Sedan est encerclé et les Français vont attaquer.



au comte de Soissons le gouvernement de Mouzon en remplacement de celui de la Champagne. Avec fierté et dédain, le comte de Soissons refuse ces miettes, il sait, en revanche, qu'il peut compter sur une extrême popularité dans tout le royaume. Le 18 juin, Soissons recrute 1 200 hommes pour constituer l'embryon de son armée. Son beau-père, le duc de Longueville⁷, et sa mère, la comtesse de Soissons, le rejoignent à Sedan. Louis XIII décide alors de demander au maréchal de Châtillon, homme obèse, limité et suffisant, de préparer l'attaque du nid sedanais des factieux. Gaspard III de Coligny (1584-1646), duc de Châtillon, est fait maréchal en 1622. Il commande en 1641 l'armée de Champagne, forte de 8 000 fantassins et 2 500 cavaliers. Cette armée est encadrée par : le lieutenant-général, Manassès de Pas, marquis de Feuquières, gouverneur de Verdun ; ses fils, Maurice de Coligny et Gaspard d'Andelot ; les colonels, Claude de Létouf, baron de Sivot et le baron de Dannevoux.

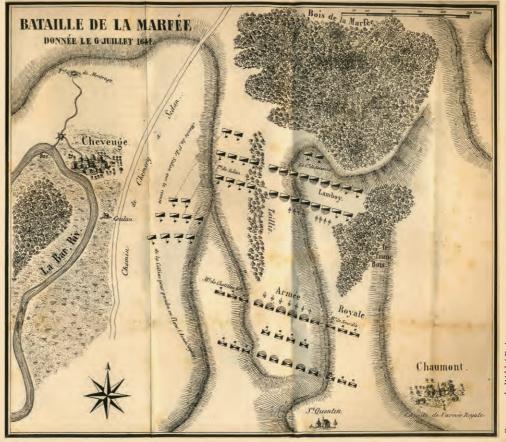
1637 - 1641 : encercler et asphyxier Sedan

À l'été 1637, Châtillon commence par s'en prendre à la frontière défendue par les Espagnols, soutiens intéressés des factieux de Sedan : La Ferté, Yvois, Damvillers et Dun. La Besace et Beaumont sont ravagés par les belligérants8. Démonstration de force : le roi, le cardinal, et l'armée royale passent sous les murs de Sedan, le 30 juillet 16399. Sedan se prépare au conflit. La tension est à son paroxysme. Frédéric-Maurice interdit les exportations de denrées, exige la protection des champs ensemencés et les stocks sont placés sous haute surveillance (ordonnance du 29 mai 1641). Il parlemente avec l'Espagne de Philippe IV (1605-1665), beau-frère de Louis XIII. Le ministre espagnol, Dom Miguel de Salamanca, est invité au château de Sedan. La principauté, gagnant en réputation de cénacle des révoltés, fugitifs et espions, attirent le duc de Guise, petit-fils du Balafré, puis Anne de Gonzague, la fille du duc de Rethel et maîtresse de Guise. Les 11 et 17 avril 1641, par deux fois, les Sedanais tentent de prendre la forteresse du Mont-Olympe, devant Charleville10, tenue efficacement par le gouverneur français, Louis de La Trémouille, duc de Noirmoutiers. En vain. Le 7 mai, la

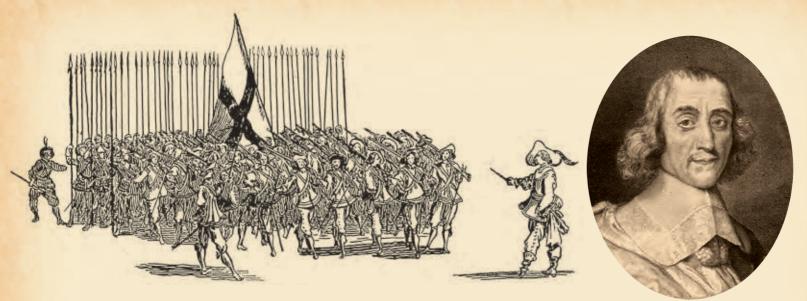
Le traité Sedan-Bruxelles : l'Espagne apporte son soutien

Siégeant à son camp d'Abbeville, Louis XIII apprend le traité secret Sedan – Bruxelles (8 juin). Les Espagnols promettent deux aides : l'une financière, à hauteur de 200 000 écus (en fait, ils n'en donneront même pas la moitié), l'autre militaire, avec l'envoi d'une armée d'environ 7 000 hommes commandée par le Feld-maréchal Lamboy. Les Français, pour collecter des renseignements, missionnent dans Sedan, via la porte de Torcy, des soldats déguisés en paysans. Ces infiltrations clandestines ne seront guère exploitées par Châtillon. Pour renforcer l'armée de Châtillon, le roi souhaite voir l'armée du duc de Lorraine, Charles IV, se mettre en marche, elle se fera attendre ; il en va de même pour

le prince de Sedan qui guette l'arrivée de l'armée de Lamboy... Trahissant Louis XIII, le duc de Lorraine ne viendra pas. Le 25 juin, les Français repoussent les Sedanais dans Torcy, village du royaume de France : Sourdis attaque le Grand-Torcy et Châtillon, le Petit-Torcy ; le château de Sedan riposte en tirant 106 coups de canon. Châtillon croit avoir remporté une belle victoire... Mais en ne tenant pas Torcy, il laisse la sortie libre pour les Sedanais. Le 2 juillet, Frédéric-Maurice conçoit une entreprise de propagande politique, il fait rédiger « le Manifeste des Princes de la Paix », dans lequel Richelieu est présenté comme l'unique ennemi du roi. La proclamation est placardée sur toutes les portes.



Juvrage de l'Abbé Prégnor



L'armée de Lamboy s'installe à Bazeilles et Balan





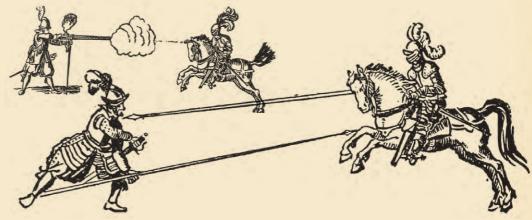
Depuis le 14 juin, Guillaume de Lamboy, baron de Corthesheim et de Wintershofen, comte du Saint-Empire, feld-maréchal, attend à son quartier général. Son armée est plus forte que prévue : 8 000 soldats espagnols, allemands et liégeois. Le gouverneur de Bouillon, respectant sa parole, refuse à Lamboy le passage de ses troupes. Lentement, trop lentement au goût des Sedanais, Lamboy arrive à Rossignol, en Gaume, le 27 juin. Frédéric-Maurice perd son calme et menace Lamboy de rompre le traité Sedan – Bruxelles s'il n'accélère pas la marche! Le 4 juillet, Lamboy gagne Escombres, les deux Pouru, passe à Douzy et s'installe à Bazeilles et à Balan ; juste en face du camp de Châtillon, sis à Remilly. Frédéric-Maurice vient saluer Lamboy à Bazeilles. Frédéric-Maurice, inquiet à la vue des mercenaires officiellement « alliés », très aguerris et puissamment armés, fait immédiatement construire un pont de bateaux en amont du Petit-Torcy (NDLA : le quartier actuel de la gare) pour empêcher ces fantassins de rançonner ses sujets. Le comte de Soissons, pris de remords et d'angoisses, tergiverse. Ce dernier supplie Éléonore de Bergh pour qu'elle conseille à Lamboy de ne pas franchir le Rubicon, c'est-à-dire la Meuse, afin d'entrer en France. Soissons dévoile alors son caractère, tiraillé par les scrupules, tourmenté, fragile et faible ; l'on raconte qu'il s'était caché durant treize jours au Mont-Dieu pour

éviter son arrestation dans Sedan (22 juin - 4 juillet). Pendant ce temps, Louis XIII se montre très inquiet de l'inaction de Châtillon, et pour l'inciter à réagir, le général Abraham Fabert¹² (1599-1662) est mandé le 4 juillet. À l'aube du 6 juillet, Frédéric-Maurice et Éléonore communient à l'église des Capucins, sise sur la corne haute de Floing. La principauté décide d'attaquer la première : Lamboy fond sur le bois de la Marfée; les Sedanais, quant à eux, s'établissent à Wadelincourt. Les enseignes des régiments des princes portaient des inscriptions, qui reflétaient leur mentalité, celle du comte : « Pour le Roy, contre le cardinal » ; le prince de Sedan y avait placé : « Ami du Roy, ennemi du cardinal » ; et le duc de Guise, une chaise renversée et un chapeau rouge dessus, avec ses mots : « Deposuit potestatem de Sede. » Frédéric-Maurice quitte son palais à 6 heures ; Soissons est toujours au lit! Puis, Soissons se confesse, l'abbé de Mercy, pressentant le pire, le supplie de ne pas rejoindre le champ de bataille et entreprend de le retarder. Depuis plusieurs heures, une pluie torrentielle s'abat sur les armées belligéter l'importance de l'armée ennemie, de sa rapidité à manœuvrer. Dans la hâte, il dispose ses troupes au sud du petit plateau de la Marfée, près de la ferme de Saint-Quentin¹³. La bataille ne durera qu'une heure, à partir de 11 h 00. Elle se conclut par l'écrasement des Français, leur retentissante déroute, et par la mort du comte de Soissons.

Les Français, sidérés et paralysés, fuient

Dans sa biographie du Maréchal Fabert (1878), citant différents témoignages contemporains, l'historien, E. de Bouteiller, décrit la bataille avec précision, reprenons un extrait:

« (...) Cependant, il fallut bien reconnaître que c'était l'armée ennemie qui était en marche; mais il n'y avait nulle raison de se décourager pour cela, et la faute que Châtillon avait commise en lui laissant passer la Meuse pouvait encore se réparer. Les Impériaux, en effet, se



rantes. En retard, mal informé sur les mouvements sedanais, Châtillon met enfin son armée en route : Remilly, Thelonne, Bulson, Chaumont (et sa pente!), Saint-Quentin. Ses soldats sont exténués par l'attente sous la pluie, par les dénivelés abrupts, les marches sur un sol détrempé, boueux... Les rus sont en crue. Fabert se rend le premier compte des nombreux handicaps des Français. Il demande au jeune Sourdis : « Avezvous déjà vu une armée défaite? ». Sourdis répond par la négative et Fabert lui rétorque : « Eh bien, ce matin, vous en verrez une ! ». Châtillon est sidéré de constatrouvaient au moment de la rencontre sur un terrain peu avantageux. Ils étaient resserrés entre des bois, mal en ordre, à cause de l'inégalité du sol. Quant au nombre des troupes, il était à peu près le même de part et d'autre. S'étant approché des ennemis pour juger de leurs dispositions, Fabert remarqua leur désordre et les difficultés qu'opposait le terrain au développement des lignes. « Dieu vous les livre, vint-il dire au maréchal; marchez sans retard, et ils seront battus. » Le combat s'engage, et, dès le début, les soldats de Lamboy reculent. Ils reprennent cependant l'offensive, et une vigoureuse mousquetade

s'échange entre les deux lignes d'infanterie. Les Français gagnent du terrain, mais l'engagement est encore loin d'être général. Fabert et le marquis de Sourdis montent au galop sur une éminence du haut de laquelle ils voient le reste de l'armée des Impériaux qui se trouvait « dans un petit fond, fort confusément. » Sur leur rapport, le maréchal ordonne au régiment de Piémont d'aborder l'ennemi, ce qui est fait avec vaillance. Puis, il se porte, accompagné de Fabert, vers la cavalerie, pour lui donner l'ordre de marcher en avant. Mais Fabert remarque que les régiments de cette arme, placés à l'aile droite, se sont retirés de plus de douze cents pas en arrière des lignes : il s'élance au galop pour les ramener à leur place de bataille. Enlevés par lui, quelques escadrons engagent très vigoureusement l'action. « ... Fabert prend la tête des gendarmes de la Reine et de Monsieur, et avec eux il charge les ennemis, qu'il mène battant jusqu'au-delà de leur canon, où étaient les troupes du comte de Soissons. Celui-ci, voyant une bonne partie de sa cavalerie renversée et fuyant, vint avec dix de ses domestiques pour arrêter les fuyards, qui se renversèrent sur lui, et il fut tué dans la mêlée par un Français, sans qu'il le connût. » Pendant ce temps, le reste de la cavalerie de l'aile droite, après avoir échangé quelques coups de pistolets, avait tourné bride et quitté le champ de bataille. Le maréchal de Châtillon était à la tête des escadrons de l'aile gauche. Ces escadrons ne donnaient qu'avec une extrême répugnance; cependant, il les faisait charger d'assez près l'ennemi. Mais tout à coup, cherchant à se rendre compte de ce qui se passait à droite, il voit en un instant le terrain abandonné, les armes jetées et les bataillons confondus. Allant plus à droite pour voir ce qu'était devenue la cavalerie, il n'aperçoit que quantités de fuyards déjà bien loin, sans aucun ordre. L'infanterie, démoralisée par la fuite de la cavalerie, avait été prise d'une terreur panique. Rompant ses rangs, elle avait cherché un abri dans les bois et les ravins. À la vue de cette déroute, la cavalerie de l'aile gauche tourne bride à son tour, rien ne peut l'arrêter. Voici en quels termes le comte de Roussillon rend compte de cette déplorable journée :

« ... La peur avait tellement saisi notre cavalerie poltronne et infâme que tous les efforts du général ne purent la rallier : tout prit la fuite, cornettes arborées et trompettes sonnantes. C'est la plus grande lâcheté que firent jamais des gens portant l'épée... Ce sont donc nos gens trop lâches qui se sont défaits eux-mêmes, les ennemis n'ayant rien fait d'extraordinaire pour cela; au contraire, ils ne firent que fuir devant ceux qui eurent le courage de les attaquer... » « Le maréchal de Châtillon, se voyant abandonné de ses troupes, se retira n'ayant avec lui que trois gentilshommes et cinq de ses gardes. Les comtes d'Andelot, de Roussillon, les seigneurs de Lamourssaye et de Chambaud se rallièrent autour de lui. Arnauld, Fabert, qui n'avait épargné sa personne en ce combat selon son courage accoutumé, après avoir fait leurs efforts pour le ralliement, vinrent se ranger auprès du maréchal, auquel Fabert fit connaître qu'il n'avait plus d'espérance et qu'il fallait penser à sauver sa personne... » M. de Châtillon, désespéré, voulait se faire tuer. « Gardez-vous bien, dit Fabert, d'une pareille résolution ; le désespoir n'est pas glorieux à un général. Rallions ce que nous pourrons de troupes pour gagner la rivière d'Aisne, et en couper le passage aux Impériaux. C'est prendre la revanche d'une bataille que d'ôter aux vainqueurs le moyen de profiter de leur victoire. » Il fallait donc fuir. Poursuivi par l'ennemi jusqu'à Chémery, Châtillon, qui avait péniblement rallié quatre mille hommes, parvint à passer le ruisseau de Bar et se retira à Rethel. La plus grande partie des cavaliers avait cherché un asile à Mouzon. »

Une déroute française retentissante

La débâcle française a défrayé les chroniques! La retraite de l'armée royale se fait par Saint-Quentin, Les Roches, Chémery, le gué de la Bar, la Cassine, Le Chesne. Les fuyards trouvent au Chesne les régiments de Laugeron, de Clanleu, de Roncherolles, et de Lesdiguières, ils venaient de Vitry et de Brieulles.

Par ailleurs, 1 500 Français réussissent à s'enfuir à Mouzon. Le château du Rocan est pris par Lamboy, puis, ce dernier s'empare de Donchery. Jean Taté, greffier de l'Hôtel de Ville de Château-Porcien consigne dans sa chronique : « (...) En 1641, advint la déroute de Sedan, où notre armée a été défaite, l'épouvante était si grande parmi nos soldats que la nuit suivante plusieurs arrivèrent dans le fossé de Sonvüe, malgré les sentinelles et gardes, qui étaient sur les remparts, lesquels furent reçus le lendemain dans la ville, ayant été reconnus pour soldats de notre armée. »

Le bilan de la bataille de la Marfée du 6 juillet 1641

3 000 hommes et 300 officiers de l'armée de Châtillon sont faits prisonniers. Il faut ajouter 1 000 blessés et 300 tués dont 2 généraux.

Le prince de Sedan se saisit de l'artillerie française, de trois pièces de canon, 4 canons de 24 livres et 2 de 12. Deux de ces canons auraient été enlevés par les bourgeois de Remilly: l'un fut emporté par les Prussiens en 1814, l'autre servit aux fêtes nationales jusqu'en 1880! Tous les drapeaux (12) furent ramenés à Sedan, comme trophées de guerre.

Cette victoire sera de courte durée pour les Sedanais puisqu'ils sont défaits à Donchery le 31 juillet 1641 et parce que la France annexe Sedan - jusqu'alors principauté indépendante - le 29 septembre 1642, à la suite de l'échec du complot de Cinq-Mars et de De Thou. De cette bataille de la Marfée, subsiste une empreinte toponymique : la Corne de Soissons, en souvenir de l'infortuné comte tué lors des combats.

Notes:

¹ Étymologie de *La Marfée* ou *La Marphée* ? Le toponyme, signifie-t-il le pré ? La mare aux fées ? La fausse mare ? Dans les Vosges, nous trouvons le nom, « Marfaing », mauvaise fagne. Il existe aussi « Marfaux » dans la Marne. En patois, il faut prononcer « La Marfeye ».

Le bois de la Marfée culmine à 336 - 340 mètres d'altitude.

²Les 4 batailles de la Marfée :

- Le 6 juillet 1641, à 9 h 00, les Français de Châtillon et Fabert sont écrasés par les Sedanais et Espagnols de Frédéric-Maurice et de Lamboy.
- 1° septembre 1870, le roi de Prusse, Guillaume I° r, regarde à la jumelle, de la Marfée, l'écrasement de l'armée impériale de Napoléon III.
- Dans la nuit du 26 au 27 août 1914, les Allemands prennent le bois de La Marfée. Le 27, à 6 h 00, ils entrent dans le petit village de Chaumont-Saint-Quentin. À 9 h 00, le 137° RI français s'élance et reprend les bois de La Marfée et le village de Noyers. Les soldats Boussard et Turquaud (ou Turouaud) s'emparent du drapeau du 68° régiment d'infanterie bavarois. Le colonel du 28° RI allemand est fait prisonnier. Cependant, le chef du régiment, le colonel de Marolles est mortellement blessé, il expire à Maisoncelle. Il repose aujourd'hui au sommet de La Marfée, à une centaine

de mètres de la nécropole française de Noyers. 147 soldats français tués sont retrouvés au lieudit de « La Hauguelle », 64 « Sous la Ville », 49 « route de Chaumont », 34 au « Clau-

- Le 14 mai 1940, à 6 h 00, le 147° Régiment d'infanterie de forteresse est battu par le régiment d'élite Gross-Deutschland.
- ³ Docteur A. Lapierre, **Complot du comte de Soissons à Sedan Bataille de la Marfée (6 juillet 1641)**, éditions Matot-Braine, 1931.
- ⁴Le château d'**Écordal** entre dans la famille de Coucy, en 1713
- ⁵Le prieuré des Guillelmites de **Louvergny**, fondé en 1249, sera à l'origine, dans la contrée, d'un culte dédié à saint Roch, patron des pestiférés. En 1618, les Guillelmites de France sont réunis aux Bénédictins.
- ⁶ **Frédéric-Maurice de La Tour d'Auvergne** succède à son père, Henry de La Tour d'Auvergne, décédé le 25 mars 1623.
- ⁷ Henri II d'Orléans (1595-1663), **duc de Longueville**, d'Estouteville, de Coulommiers, fils d'Henri I^{er}, duc de Longueville et d'Estouteville et de Catherine de Gonzague, filleul d'Henri IV, beau-frère de Charles de Gonzague. C'est un frondeur invétéré.

- ⁸La guerre n'est pas seule génératrice de surmortalité.... De 1631 à 1638, **la peste**, véhiculée par les troupes, endeuille aussi la région, elle emporte de Sedan à Verdun, plusieurs milliers de personnes.
- ⁹En 1639, Richelieu ordonne à Châtillon d'assiéger, d'investir et de raser **Yvois**, ce qui fut fait. Les habitants sont donc contraints de quitter leur ville. La majorité d'entre eux ne reviendra qu'après la Paix des Pyrénées en 1659.
- ¹⁰ Officiellement, la principauté d'Arches-Charleville reste souveraine, elle appartient au duc de Mantoue, **Charles II de Gonzague-Nevers**, depuis le 25 septembre 1637. Officieusement, la principauté est déjà bien phagocytée par le royaume.
- $^{\rm 11}\mathbf{Remilly}$ avait été attaqué par les Espagnols en 1536 et 1638.
- ¹² **Abraham Fabert** est fait maréchal de France en 1658.
- ¹³ La ferme de Saint-Quentin fut acquise par l'abbaye de Septfontaine avant 1179 (Charte d'Amaury de Raucourt).
 D'après les déclarations de 1692 1708 et le procès-verbal d'arpentage de 1786, elle devait contenir environ 45 hectares, en prés, bois, terrains. Louée 900 livres, elle était la plus grosse ferme que possédait Septfontaines.

Tél.: 03 24 53 60 31 - G.D.P., B.P. n°13 - 08160 Nouvion-sur-Meuse - Mobile: 06 07 16 51 63 - Fax: 03 24 53 91 78